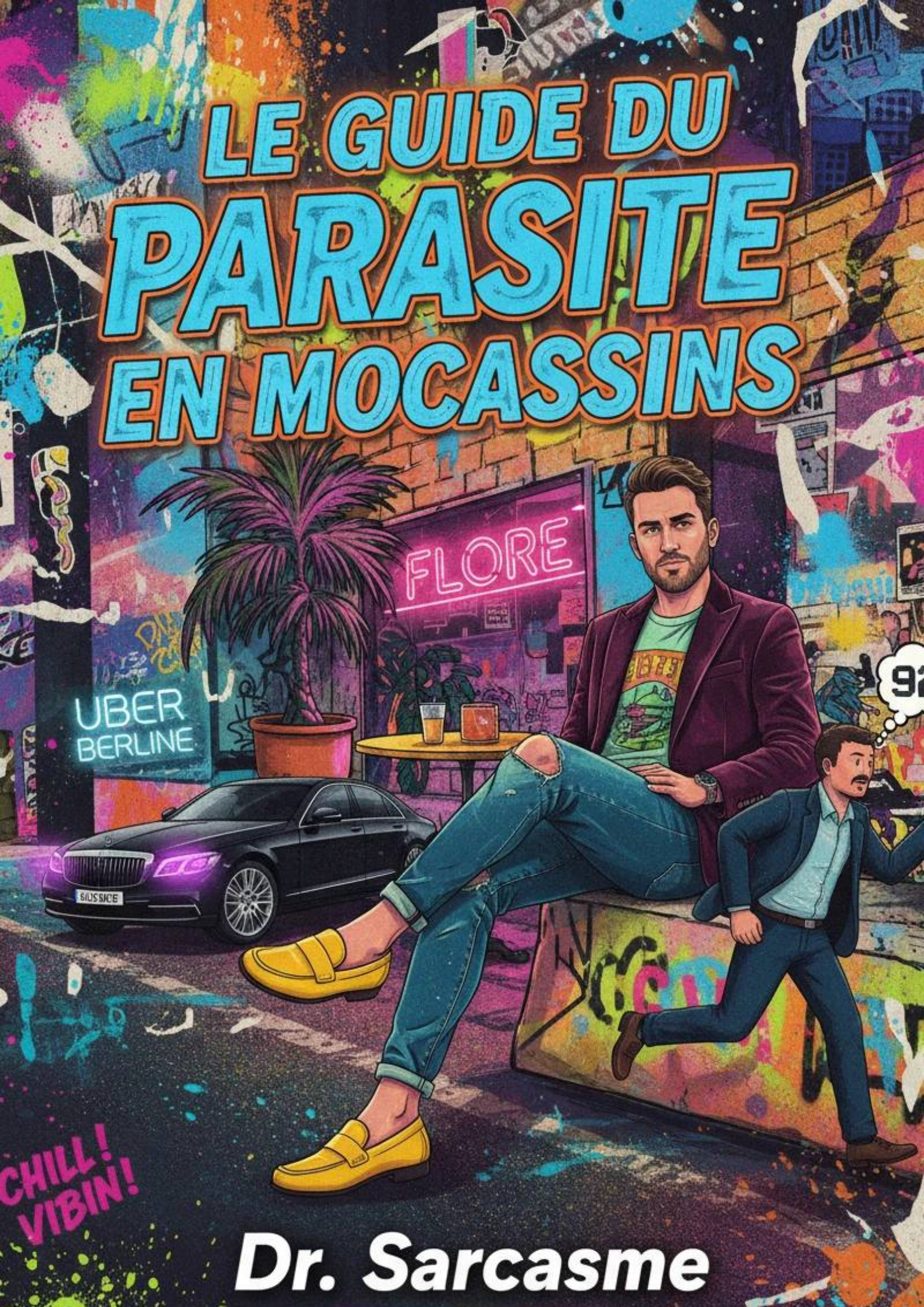


LE GUIDE DU PARASITE EN MOCASSINS



CHILL!
VIBIN!

Dr. Sarcasme

Le guide du parasite en mocassins

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Mocassin à Gland : l'uniforme de celui qui ne court jamais après le bus	4
Chapitre 2 : Le Name-Dropping : transformer une rencontre aux toilettes en amitié de 20 ans	8
Chapitre 3 : L'amnésie sélective au moment de l'addition	13
Chapitre 4 : Squatter un Yacht : être le 'meuble' le plus cher du pont	17
Chapitre 5 : Se déclarer 'Business Angel' avec 4€70 sur son PEL	21
Chapitre 6 : La transhumance Mykonos-Saint-Tropez : le marathon de la flûte	25
Chapitre 7 : L'Instagram du vide : poser devant un jet privé qui ne décollera jamais	30
Chapitre 8 : Le 'Plus Un' professionnel : s'incruster comme un virus bien habillé	34
Chapitre 9 : Le régime 'Open Bar' : se nourrir exclusivement de canapés au saumon	39
Chapitre 10 : Le faux héritage : la promesse d'un oncle aux Bahamas	43
Chapitre 11 : L'art du 'Ghosting' financier : quand les créanciers deviennent des fans	48
Chapitre 12 : Le retour en Uber Pool : la fin brutale du carrosse	52

Chapitre 1

Le Mocassin à Gland : l'uniforme de celui qui ne court jamais après le bus

Regardez bien cet homme. Non, pas celui qui transpire dans son costume Celio en courant après le 92, mais l'autre. Celui qui est adossé au muret de la terrasse du Flore, ou qui attend un Uber Berline avec la patience d'un crocodile ayant déjà digéré son zèbre. Observez ses pieds. Il porte le Mocassin à Gland. Noir, ou mieux, « marron havane patiné par le mépris ». Et surtout, il expose ce que l'anthropologie moderne appelle « la malléole de l'oisif ».

La cheville nue est le décolleté de l'homme qui ne travaille plus, ou qui n'a jamais eu l'intention de commencer. C'est un message envoyé à la face du monde productif : « Mon temps n'a aucune valeur marchande, donc je peux me permettre d'avoir froid aux pieds. » C'est le premier signe extérieur de richesse, ou, dans 90 % des cas, de chômage déguisé en « consulting stratégique en personal branding ».

Le mocassin à gland est une chaussure qui refuse la physique. Elle n'a pas de lacets. Pourquoi ? Parce que faire un nœud est déjà une forme de travail manuel. Serrer ses chaussures, c'est se préparer à l'action. Or, le porteur de mocassins est dans la contemplation de l'action des autres. Le gland, cette petite excroissance de cuir inutile qui ballotte au rythme de sa démarche nonchalante, est le métronome du vide. C'est une décoration absurde, une sorte de testicule en cuir pour pied, qui hurle au passant : « Je suis si peu pressé que j'ai le temps de porter des pompons sur mes pompes. »

Mais parlons du vrai sujet : l'absence apparente de chaussettes.

Dans l'imaginaire collectif, ne pas porter de chaussettes dans des souliers en cuir est

un privilège réservé aux propriétaires de yachts à Saint-Tropez ou aux héritiers d'une fortune basée sur le commerce du caoutchouc en Indochine française. En réalité, c'est le sport national du parasite urbain. La cheville apparente est une frontière. D'un côté, le bas-peuple, engoncé dans du coton mélangé Decathlon, prêt à sprinter pour attraper un RER. De l'autre, l'Élite de la Malléole.

Pourtant, soyons honnêtes deux minutes. Le monde se divise en deux catégories : ceux qui croient que vous ne portez pas de chaussettes, et votre podologue qui sait que vous cultivez un écosystème fongique digne d'une forêt primaire amazonienne. Parce que le secret du mocassin à gland, c'est la « socquette invisible ». Cette petite chose en nylon, hybride entre le string pour orteils et le filet à rôtir, qui glisse inexorablement sous le talon après trois minutes de marche, transformant chaque pas en une torture physique insoupçonnable.

Mais le parasite sourit. Il souffre, son talon est en train de se faire scalper par le cuir rigide, mais il garde cette expression de sérénité insupportable. Parce que montrer ses chevilles, c'est affirmer qu'on ne court jamais après le bus.

Celui qui court en mocassins est une insulte à l'élégance. Avez-vous déjà vu un homme essayer de sprinter avec des chaussures sans lacets ? C'est une humiliation biomécanique. À chaque enjambée, le pied menace de quitter le navire. Le talon claque contre le sol avec le bruit d'une gifle donnée par une duchesse offensée. Courir en mocassins, c'est comme essayer de faire du rallye avec une Rolls-Royce : c'est techniquement possible, mais tout le monde voit bien que vous êtes en train de perdre votre dignité.

Le porteur de mocassins à gland a intégré une vérité fondamentale : si le bus part, qu'il parte. Il y en aura un autre. Ou mieux, il n'y en aura pas, et il restera là, à boire un énième expresso à 6 euros, parce que de toute façon, personne ne l'attend pour signer un contrat de fusion-acquisition. La cheville nue est la preuve visuelle que vous n'avez pas d'horaires. C'est l'uniforme de celui qui a remplacé la « carrière » par

le « réseau », et le « salaire » par « l'espoir d'un héritage lointain ».

Analysons la symbolique sociale. Si vous portez des chaussettes montantes, vous êtes soit un banquier sérieux, soit un nerd qui joue à Warhammer. Si vous êtes pieds nus, vous êtes soit un clochard, soit un multimillionnaire. Le mocassin à gland joue sur cette ambiguïté délicieuse. Il permet de naviguer dans cette zone grise où l'on ne sait pas si vous venez de perdre votre logement ou si vous possédez tout l'immeuble.

C'est une arme de manipulation massive. Lors d'un entretien pour un poste de « Creative Director » dans une agence de com' qui ne produit que des posts Instagram pour des marques de jus de bouleau, la malléole apparente vaut tous les diplômes du monde. Elle dit : « Je suis tellement au-dessus des contingences matérielles que je ne crains ni les ampoules, ni le ridicule, ni la septicémie. » Le recruteur, lui-même englué dans ses obligations de cotisations sociales, verra en vos chevilles une promesse de liberté. Il ne vous embauchera pas pour vos compétences — vous n'en avez aucune, vous portez des chaussures à glands — mais pour l'aura de loisir que vous dégagez.

C'est là toute la magie du parasitisme en mocassins. Faire croire que l'immobilité est un choix de luxe.

Mais attention, il y a des règles. Le mocassin ne doit jamais être trop neuf. Un mocassin trop brillant trahit l'effort. Il doit avoir ce côté « je l'ai trouvé au fond du placard de mon grand-père qui était consul à Tanger ». Il doit être souple, presque affaissé, comme votre propre colonne vertébrale face à l'idée d'un travail de 9h à 18h.

Et puis, il y a le bruit. Le « flic-floc » caractéristique de l'homme qui ne soulève pas assez les pieds. C'est le bruit de la rente. C'est le son de celui qui sait que, quoi qu'il arrive, il y aura toujours une tante éloignée ou un ami d'enfance trop riche pour lui payer un déjeuner.

Alors, public, si vous voulez rejoindre les rangs de l'élite improductive, commencez par le bas. Jetez vos baskets de running. Le running est une pathologie de cadre moyen en crise de la quarantaine qui essaie désespérément de fuir la mort. Le parasite, lui, attend la mort de pied ferme, bien installé dans ses mocassins, les chevilles au vent. Parce que courir, c'est admettre qu'on a quelque chose à perdre. Ne pas courir, c'est signifier qu'on a déjà tout pris, ou qu'on n'a besoin de rien.

Le mocassin à gland est le sarcophage de l'ambition. Une fois que vous y avez glissé vos pieds (avec ou sans socquette invisible, selon votre tolérance à l'infection), vous ne faites plus partie du même monde. Vous n'êtes plus un citoyen, vous êtes une statue. Une statue qui boit des Spritz en regardant les gens pressés avec une pitié non feinte.

La prochaine fois que vous verrez un homme en mocassins à gland, ne vous moquez pas de ses pompons. Ne riez pas de ses chevilles pâles qui semblent n'avoir jamais vu la lumière du jour ailleurs que sur une terrasse chauffée. Prosternez-vous. Car cet homme a réussi l'impossible : transformer l'absence totale d'utilité sociale en un statement esthétique absolu.

Il ne court pas après le bus, parce qu'il sait que, dans le grand théâtre de la vie, ce sont les bus qui finissent par s'arrêter devant lui, en espérant qu'il daigne monter. Et il ne montera pas. Il attendra le prochain. Ou il restera là, à contempler ses glands, le roi incontesté du trottoir, le souverain du vide, le parasite magnifique dont la seule contribution au PIB est la vente de talons en caoutchouc chez le cordonnier du quartier.

Chapitre 2

Le Name-Dropping : transformer une rencontre aux toilettes en amitié de 20 ans

Dans le grand échiquier de la vacuité sociale, le nom est votre seule pièce maîtresse. Mais attention, pas votre nom à vous. Le vôtre ne sert qu'à remplir des formulaires de la CAF ou à être mal orthographié sur un gobelet Starbucks. Non, je parle du nom des *Autres*. Ceux qui brillent. Ceux qui possèdent des hémisphères entiers de l'économie mondiale ou, au moins, une villa à Comporta dont le loyer hebdomadaire équivaut au PIB de la Creuse.

Le parasite en mocassins ne possède rien, c'est un fait établi. Son compte en banque est une zone sinistrée où ne subsistent que des prélèvements d'abonnement à des clubs de gym où il ne met jamais les pieds. Cependant, il possède un capital immatériel bien plus puissant : l'illusion de l'intimité. Car dans les salons où l'on s'ennuie avec distinction, dire « Monsieur Arnault m'a confié que... » vous classe immédiatement dans la catégorie des larbins ambitieux. Mais soupirer un « Bernard commence vraiment à fatiguer avec ses acquisitions, je lui ai dit de lever le pied », c'est s'offrir une place au Panthéon du mépris.

Le name-dropping n'est pas un mensonge ; c'est une réécriture poétique de la réalité. C'est l'art de prendre une micro-seconde d'existence partagée et de la dilater jusqu'à en faire une amitié de vingt ans forgée dans le sang et le champagne millésimé.

Prenons un cas d'école : la rencontre aux toilettes du Ritz. Vous y êtes pour les mêmes raisons physiologiques que n'importe quel mortel, à ceci près que vos mocassins foulent un marbre qui coûte le prix de votre éducation. À l'urinal voisin, ou devant le miroir, se tient une Légende. Disons, Vincent. Vincent, le grand

prédateur des médias, l'homme qui achète des chaînes de télé comme vous achetez des pains au chocolat (enfin, comme vous les voleriez si vous n'aviez pas peur de froisser votre lin italien).

La plupart des gens se contenteraient d'un hochement de tête gêné. L'amateur, lui, demanderait un selfie, signant ainsi son arrêt de mort sociale. Le parasite, lui, ne dit rien. Il attend. Il observe la marque du savon liquide que Vincent utilise. Il écoute le bruit de son jet. Il enregistre la couleur de sa cravate. Trois jours plus tard, lors d'un cocktail où il s'est incrusté en prétendant être le "community manager du traiteur", il lâchera, négligent : « On en discutait avec Vincent l'autre jour, au Ritz. Il était d'ailleurs assez préoccupé par la texture des nouveaux produits d'hygiène. On se disait que le monde perdait de sa superbe. »

Et voilà. En une phrase, vous avez partagé un moment de vulnérabilité métaphysique avec un milliardaire. Vous n'étiez pas deux hommes en train de se laver les mains ; vous étiez deux prophètes pleurant sur la fin de l'élégance occidentale.

Le secret réside dans le premier prénom. C'est la règle d'or, le dogme absolu. Le nom de famille est une barrière, une distance de sécurité mise en place par la plèbe. Le prénom, lui, suggère l'oreiller, les vacances à Saint-Barth, les secrets d'alcôve. Karl. Bernard. Nicolas. On ne dit jamais "Lagerfeld". On dit "Karl". On en parle comme d'un vieil oncle un peu fantasque qui vous aurait laissé un héritage spirituel lourd à porter. « Karl m'a toujours dit : "Le mocassin sans chaussettes est l'uniforme de ceux qui n'ont rien à prouver." Je crois qu'il avait raison, au fond. »

Que vous ayez simplement croisé son garde du corps dans un ascenseur et que ce dernier vous ait sommé de ne pas respirer dans la même direction que son patron n'a aucune importance. Dans votre récit, le garde du corps devient "un proche collaborateur" et le silence glacial de l'idole devient "une pudeur partagée sur le destin tragique du luxe".

L'exercice demande une précision d'orfèvre. Il faut savoir doser le mépris. Si vous parlez trop bien d'un grand nom, vous passez pour un fan. Si vous en parlez trop mal, vous passez pour un jaloux. La clé, c'est la condescendance affectueuse. « Pauvre Bernard... toujours coincé entre deux avions. Je lui ai envoyé un SMS pour son anniversaire, il ne m'a répondu qu'avec un emoji cœur. Il perd la main. »

Ce SMS, bien entendu, n'existe pas. Ou alors, il a été envoyé à un "Bernard" qui répare des chaudières dans le 93 et qui s'appelle en réalité Mokhtar, mais qui a gardé son pseudo de drague sur WhatsApp. Mais qu'importe ? Dans l'esprit de votre interlocuteur — une héritière de troisième génération dont le cerveau a été ramolli par trop de Pilates et de jus de chou kale — le "Bernard" en question est forcément le seul, l'unique, le Loup en Loro Piana.

Le parasite doit aussi maîtriser l'art de l'anecdote insignifiante. Les gens normaux essaient d'inventer des histoires de business incroyables. Ils disent : « J'ai conseillé à Elon de racheter Twitter. » Personne n'y croit. C'est trop gros. C'est du travail de débutant, du travail de consultant junior chez Deloitte qui veut impressionner sa cousine à Noël.

Le vrai parasite, le maître des mocassins, mise sur le quotidien banal. « J'ai croisé Vincent l'autre soir, il cherchait ses clés. Il est d'une distraction touchante dès qu'on sort des dossiers de fusion-acquisition. On a ri. Enfin, surtout lui. » En disant cela, vous ne vous vantez pas d'avoir du pouvoir. Vous vous vantez d'avoir vu la faille. Vous êtes le témoin de l'humanité des dieux. Et celui qui voit les dieux vulnérables est, par définition, encore plus puissant qu'eux.

Mais attention, cette discipline comporte des risques. Il y a le "Contre-Dropping". C'est le moment où, au milieu de votre envolée lyrique sur vos vacances imaginaires sur le yacht d'un armateur grec, quelqu'un lance : « Ah bon ? Je rentre justement de chez lui, il n'a pas mentionné ton nom. »

Là, deux écoles s'affrontent. Le lâche bafouille et s'excuse. Le parasite magnifique, lui, redresse le menton, ajuste son gland en cuir et lance un regard de pitié infinie : « Justement. S'il t'en avait parlé, c'est que notre relation ne serait plus ce qu'elle est : un secret d'État. Il me l'avait dit : "Ceux qui parlent de moi ne me connaissent pas, et ceux qui me connaissent ne parlent pas de moi." C'est pour ça que je suis surpris que tu sois au courant pour le yacht. »

Boom. Inversion de polarité. C'est l'autre qui devient l'imposteur. C'est l'autre qui est trop bavard, trop vulgaire, trop "nouveau riche". Vous, vous êtes le gardien du temple. Vous êtes l'ami de l'ombre, celui qu'on ne cite pas parce qu'il est trop précieux pour être exposé à la lumière crue de la mondanité.

Il faut comprendre que dans votre monde de statues en terrasses, la vérité est une notion bourgeoise, presque un peu sale. On laisse la vérité aux gens qui ont des horaires de bureau et des badges d'entreprise. Nous, nous vivons dans l'esthétique du possible. Si j'ai respiré le même air qu'une célébrité dans un couloir climatisé, alors nos atomes ont fusionné. Scientifiquement, nous sommes la même personne. Par extension, son yacht est un peu le mien, et ses succès sont mes anecdotes de dîner.

C'est ça, le génie du parasite. Transformer une absence totale de destin en une biographie par procuration. Ne soyez pas un citoyen, soyez un reflet. Brillez de la lumière des autres jusqu'à ce que les gens oublient que vous n'êtes qu'une ombre avec une paire de chaussures chères et un verre de Spritz à la main.

Parce qu'au final, qu'est-ce qui compte le plus ? Avoir réellement diné avec Karl, ou que tout le monde à cette table soit absolument persuadé que vous étiez le seul à savoir quelle marque de litière il achetait pour son chat ? La réalité est une corvée. Le name-dropping est un art libérateur. C'est le seul moyen de transformer une vie de vide en un chef-d'œuvre de mythomanie élégante.

Maintenant, excusez-moi, je crois que j'ai un appel de "Manu". Il veut sans doute

encore mon avis sur la dissolution. Il est d'un fatigant, ce garçon, si vous saviez... On ne peut plus prendre un bain tranquille sans qu'il demande si le bleu du carrelage fait trop "peuple". Quel manque de retenue.

Chapitre 3

L'amnésie sélective au moment de l'addition

L'addition est au parasite ce que l'ail est au vampire : une agression métaphysique, un rappel brutal de la matérialité du monde alors que vous flottiez, léger comme un cachemire à trois fils, dans les hautes sphères de la sociabilité de comptoir. Payer, c'est s'abaisser. C'est admettre que ce homard bleu avait un prix, alors qu'en réalité, sa fonction première n'était pas de nourrir votre estomac, mais de servir de décor à votre anecdote sur la fois où vous avez failli racheter un vignoble avec le cousin de Bernard Arnault.

Si vous avez bien suivi les leçons précédentes, vous savez que l'argent est une notion abstraite qui ne concerne que les gens qui portent des montres à quartz et des chemisettes en nylon. Pourtant, il arrive ce moment tragique, ce « moment de vérité » que les serveurs appellent prosaïquement « la douloureuse ». C'est ici que le génie se sépare du simple pique-assiette de province. Le pique-assiette rougit, bafouille et finit par sortir une carte Electron qui se fait rejeter avec un bruit de vieux klaxon. Le parasite en mocassins, lui, pratique l'éclipse totale.

La règle d'or est la synchronisation. La machine à carte possède une aura maléfique que vous devez apprendre à ressentir avant même qu'elle ne quitte le comptoir. Dès que le serveur amorçe ce mouvement de rotation du buste qui indique qu'il cherche le petit livret en cuir noir, votre horloge biologique doit se déclencher.

La technique la plus classique, la plus éprouvée, demeure le « Syndrome de la Vessie Impérieuse ». Mais attention, il ne s'agit pas de se lever comme un collégien qui demande la permission d'aller faire pipi. Non, il faut y mettre de la dramaturgie. Au moment précis où l'index du serveur effleure le bouton "Total", vous devez subir une

métamorphose physique. Posez votre verre. Contractez les sourcils. Lâchez un « C'est pas possible, ce tartare était divin, mais mon foie de jeune homme me trahit... » avec une moue de tragédien grec. Levez-vous avec une précipitation élégante, celle d'un homme qui a trop de respect pour la moquette de l'établissement pour risquer l'incident diplomatique.

Le secret, c'est le timing de la disparition. Vous ne fuyez pas l'addition, vous fuyez une fatalité biologique. Une fois aux toilettes, ne faites rien. Regardez-vous dans la glace. Ajustez votre mèche. Attendez que le silence retombe sur la table. Comptez jusqu'à cent vingt. C'est le temps moyen qu'il faut à un ami moyennement lâche pour soupirer et sortir sa Gold par pur épuisement nerveux. Quand vous reviendrez, avec un sourire désolé et une main sur l'estomac, le ticket sera déjà un souvenir. Vous n'aurez plus qu'à dire : « Oh non, Jean-Edouard, tu n'as pas fait ça ? Je t'aurais remboursé... tiens, d'ailleurs, j'ai un problème avec mon application bancaire, elle fait des siennes depuis que j'ai transféré des fonds vers Singapour. »

Si la technique des toilettes est trop grossière pour le standing de la table, il existe l'option « Alerte Offshore ». C'est une manœuvre de haute voltige qui nécessite un téléphone portable et un talent d'acteur digne de la Comédie-Française. Juste avant le dénouement financier, faites vibrer votre téléphone dans votre poche (ou simulez-le avec une dextérité de prestidigitateur). Regardez l'écran avec une horreur glacée. Ne dites rien. Laissez le silence s'installer. Puis, murmurez : « C'est Tokyo. Encore. Ils n'ont rien compris à la fusion-acquisition. »

Levez-vous brusquement. Ne demandez pas pardon, exigez le silence d'un geste de la main. Sortez sur le trottoir. Là, vous pouvez entamer une conversation imaginaire avec un certain "Kenji" ou "Hiroshi" sur la volatilité du yen et la nécessité de shorter les actions de la tech américaine. Parlez fort. Utilisez des mots comme « EBITDA », « levier financier » et « banqueroute imminente ». Restez dehors jusqu'à ce que vous voyiez, à travers la vitre, vos convives ranger leurs portefeuilles. Rentrez alors avec l'air d'un homme qui vient de sauver l'économie mondiale, mais qui a, hélas, tout à

fait oublié que l'argent servait aussi à payer des cafés gourmands.

Le summum du raffinement reste toutefois l'amnésie dite « de la veste de rechange ». C'est une technique qui demande un peu de logistique. Vous arrivez au restaurant avec une veste, mais vous la laissez ostensiblement sur votre chaise quand vous partez « passer un coup de fil ». Vos amis, voyant votre vêtement de luxe (acheté en friperie ou chipé à un ex-petit ami distrait), se disent que vous allez forcément revenir. Qui laisserait une veste en cachemire pour une addition de 400 euros ? Vous. Parce que vous savez que cette veste vaut en réalité 12 euros et qu'elle sent la naphthaline. Pendant qu'ils paient, vous êtes déjà dans un Uber (que vous avez fait commander par quelqu'un d'autre, bien sûr) en direction d'un autre cocktail où l'on ne vous connaît pas encore.

Pour les situations désespérées, quand le serveur vous bloque le passage avec sa machine tendue comme un pistolet de duel, il reste la « Théorie du Complot Bancaire ». Sortez votre carte la plus prestigieuse — celle qui est tellement noire qu'elle absorbe la lumière ambiante, même si elle est plafonnée à zéro. Insérez-la. Attendez. « Code faux ». Recommencez. « Paiement refusé ». À ce moment-là, ne paniquez pas. Ne soyez pas gêné. Soyez furieux.

Tapez sur la machine. Regardez le serveur avec un mépris souverain. « Encore ? Mais c'est insupportable ! Depuis que j'ai refusé de siéger au conseil d'administration de cette banque de pacotille, ils bloquent systématiquement mes transactions de plus de mille euros par mesure de sécurité. Ils veulent me forcer à les appeler. C'est du harcèlement financier, ni plus ni moins ! »

Tournez-vous vers votre voisin de table. « Écoute, mon vieux, paie cette broutille, je te fais un virement dès que mon avocat a réglé ce contentieux avec le Luxembourg. C'est une question de principe, je ne leur donnerai pas le plaisir de débloquer ma ligne de crédit pour un simple homard. » Le mot « principe » est magique. Les gens adorent payer pour les principes des autres. Cela leur donne l'impression de participer

à une lutte contre le système, alors qu'ils ne font que financer votre prochain Spritz.

Rappelez-vous : le parasite ne vole pas. Il permet aux autres d'exercer leur générosité. Payer une addition est un acte vulgairement transactionnel ; se faire offrir un repas est un acte de communion sociale. Vous êtes le catalyseur de leur magnanimité. En ne payant jamais, vous leur offrez le luxe suprême : celui de se sentir supérieurs à vous. Et entre nous, se sentir supérieur pour le prix d'un menu dégustation, c'est une affaire en or pour eux. Vous seriez presque un philanthrope, si vous n'étiez pas si occupé à commander un deuxième digestif sur le compte de la dame en face qui vient de perdre son chat et qui a « besoin de soutien ».

Soyez cette ombre élégante qui s'efface au moment des comptes. Soyez le vent, soyez la brume, soyez celui dont on se souvient de l'humour mais jamais de la couleur du portefeuille. Car au fond, la réalité du solde bancaire est une insulte à l'imagination. Et vous, mon cher, vous êtes un poète du vide, un virtuose de l'esquive, un prince sans royaume mais avec un estomac toujours plein.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vois le serveur s'approcher avec un petit plateau en argent, et j'ai soudainement une envie pressante de vérifier si le carrelage des toilettes de cet établissement est aussi authentique qu'on le prétend dans le **Vogue** de ce mois-ci. On se retrouve au vestiaire ? Oh, attendez, je n'ai pas de jeton... Vous en auriez un ? Quel ange vous faites.

Chapitre 4

Squatter un Yacht : être le 'meuble' le plus cher du pont

L'eau est d'un bleu si indécent qu'on dirait qu'elle a été colorée au Curacao par un stagiaire zélé de chez LVMH. Regardez bien cet horizon. Pour le commun des mortels, c'est une invitation au voyage. Pour vous, c'est une salle d'attente flottante avec service de majordome. Bienvenue dans l'étape ultime de votre ascension sociale par le vide : le yachting de parasitage.

Posséder un yacht est une erreur de débutant. C'est coûteux, ça nécessite des assurances, un équipage qui vous déteste secrètement en polissant les chromes, et cela vous oblige à comprendre des concepts barbares comme le « prix du gasoil au nœud marin ». Non, mon cher, le véritable génie ne possède pas le yacht. Il **est** le yacht. Il s'incruste dans le mobilier de pont avec une telle naturel que le propriétaire finit par oublier s'il vous a acheté chez Roche Bobois ou s'il vous a rencontré à une soirée caritative pour les hamsters dépressifs.

Pour réussir ce tour de force, il faut d'abord maîtriser l'art de l'embarquement sans bagages. Un parasite qui arrive sur le quai avec une valise Samsonite est un amateur. Il a l'air d'un touriste. Un professionnel, lui, arrive les mains dans les poches de son pantalon en lin (volé la veille au pressing d'un palace), avec pour seul bagage une paire de lunettes de soleil de créateur et ce fameux tube de crème solaire périmé depuis la chute du mur de Berlin.

Pourquoi le tube périmé ? C'est un accessoire narratif, voyons. C'est la preuve tangible de votre « vie d'avant », celle où vous étiez si riche que vous avez oublié ce tube dans votre villa de St-Barth en 1994. Quand l'hôte vous voit galérer avec cette pâte blanche épaisse qui sent le plastique rance, son instinct de sauveur s'active : «

Oh mon Dieu, chéri, jette cette horreur, prends notre brume d'or 24 carats à 400 euros le flacon ! » Et paf, premier gain net. Vous voilà déjà en train de vous tartiner avec le PIB d'un petit pays africain.

Une fois à bord de ce mastodonte de 50 millions de dollars, votre mission est simple : devenir indispensable par votre inutilité. Vous êtes le divertissement. Vous êtes la ponctuation dans le récit assommant de la fortune de votre hôte. Un multimillionnaire sur son bateau s'ennuie à mourir. Il a déjà tout acheté, y compris le silence de sa femme et l'obéissance de ses enfants. Ce qu'il cherche, c'est un miroir qui rit à ses blagues. Soyez ce miroir. Soyez une glace sans tain qui reflète une image magnifiée de son ego, tout en absorbant discrètement ses meilleures bouteilles de Cristal Roederer.

Il existe une hiérarchie stricte sur un yacht, et vous devez vous situer exactement entre le capitaine (que vous devez ignorer superbement pour asseoir votre autorité) et le golden retriever de la famille (que vous devez flatter, car il a plus de droits de succession que vous). L'équipage est votre ennemi naturel. Ils voient clair dans votre jeu. Ils savent que vous ne laisserez pas de pourboire à la fin de la semaine car, techniquement, « vous avez oublié votre portefeuille dans l'autre jet ». Pour les neutraliser, traitez-les avec une familiarité hautaine. Demandez un expresso à 3 heures du matin comme si c'était un droit constitutionnel, mais glissez toujours une anecdote sur votre amitié imaginaire avec le Prince Albert. Le doute est votre meilleur allié. S'ils pensent que vous êtes un cousin éloigné de la noblesse déchue, ils vous serviront avec la peur au ventre.

La gestion de l'espace est cruciale. Sur un yacht, chaque mètre carré coûte le prix d'un rein au marché noir. Pour ne pas être jeté par-dessus bord au bout de 48 heures, vous devez occuper l'espace comme un chat de race : soyez gracieux, dormez beaucoup, et ne soyez jamais là quand on a besoin de quelqu'un pour aider à amarrer. Si vous voyez un cordage, fuyez. Le travail manuel est une allergie cutanée pour vous. Si on vous demande de l'aide, regardez vos mains avec horreur et murmurez

quelque chose sur une « vieille blessure de polo à Buenos Aires ». Ça marche à tous les coups. Les riches adorent les blessures de sports dont ils ne pratiquent que le visionnage depuis la tribune VIP.

Le moment le plus délicat reste le déjeuner à terre. Le yacht jette l'ancre devant un restaurant de plage où le café coûte le prix d'un bras. C'est là que le parasite devient un athlète de haut niveau. Au moment où l'addition arrive, vous avez trois options :

1. La technique de la « zone blanche » : vous vous levez soudainement en brandissant votre téléphone éteint, l'air paniqué, en criant « Quoi ? Le Japon a fermé ses marchés ? » et vous filez vers le ponton.
2. La technique de l'amnésie sélective : vous fixez l'horizon avec une intensité philosophique telle que personne n'ose briser votre transe métaphysique pour vous demander 200 euros pour votre salade de homard.
3. La technique du « Je t'invite au prochain » : c'est la plus audacieuse. Elle consiste à dire avec un sourire carnassier : « Laisse, je prendrai la note ce soir au casino. » Spoiler : vous ne serez pas au casino ce soir. Vous serez en train de tester la résistance acoustique de la cabine VIP avec un masque de nuit en soie.

N'oubliez jamais que votre seule valeur marchande est votre capacité à meubler le vide. Si le propriétaire commence à parler de ses investissements dans la cryptomonnaie ou de sa prostate, c'est votre signal. Sortez une anecdote croustillante sur une actrice dont personne n'a entendu parler depuis 1982, lancez un débat stérile mais passionné sur la température idéale du champagne, ou proposez un jeu de cartes où vous gagnez à tous les coups parce que vous avez inventé les règles dans l'annexe.

Vous devez être le meuble le plus cher du pont parce que vous êtes le seul qu'on ne peut pas remplacer par une simple commande chez un designer italien. Vous êtes l'âme de ce vaisseau de plastique et d'acier. Sans vous, l'hôte n'est qu'un homme seul sur un gros bouchon qui flotte. Avec vous, il est un mécène, un roi, un homme du monde qui entretient des « esprits brillants ». C'est un service que vous lui rendez, finalement. Vous êtes un philanthrope du divertissement mondain, une œuvre d'art

vivante qui nécessite simplement d'être nourrie au caviar trois fois par jour.

Si, par malheur, l'ambiance se gâte — si par exemple l'épouse commence à se demander pourquoi vous portez les chemises de son mari mieux que lui — préparez votre sortie. On ne quitte pas un yacht en s'excusant. On s'en va parce qu'un hélicoptère (imaginaire) nous attend sur une autre île. « Quel dommage, Jean-Pierre, le duc m'attend à Cavallo pour un tournoi de backgammon clandestin. Je vous laisse mon tube de crème solaire en souvenir, il est vintage, c'est une pièce de collection. »

Descendez la passerelle la tête haute, les pieds nus, sans un regard en arrière pour ce tas de ferraille de luxe. Vous n'avez rien, vous ne possédez rien, mais vous avez le teint hâlé et l'estomac plein de truffes. Et surtout, n'oubliez pas de repérer, sur le quai d'en face, ce superbe voilier de 60 mètres qui bat pavillon des îles Caïmans. Le propriétaire a l'air d'avoir besoin de conseils sur sa collection de montres. Et il se trouve que vous êtes justement un expert autoproclamé en tout ce qui ne vous appartient pas.

Allez-y, marchez vers votre destin. Le monde est votre huître, et vous êtes la perle... enfin, plus exactement, vous êtes le petit grain de sable irritant qui force l'huître à fabriquer quelque chose de brillant pour ne plus souffrir. Et n'est-ce pas là la définition même de l'art ?

Chapitre 5

Se déclarer 'Business Angel' avec 4€70 sur son PEL

Sachez une chose, et gravez-la sur le revers de votre blazer en lin (celui que vous n'avez toujours pas récupéré au pressing car la note dépasse votre découvert autorisé) : le capitalisme moderne n'est pas une question de chiffres, c'est une question de lexique. Si vous avez plus de deux chiffres sur votre compte courant, vous êtes un épargnant. Si vous n'en avez qu'un, et qu'il est précédé d'une virgule, vous êtes un visionnaire en phase de « dry powder ».

Se déclarer Business Angel quand on possède exactement le prix d'un demi-pain au chocolat sur son PEL n'est pas un mensonge. C'est une performance artistique. C'est de la disruption existentielle. D'ailleurs, le terme « Angel » n'a pas été choisi par hasard : comme les êtres célestes, vous n'avez pas de corps physique (pas de bureau), pas de besoins matériels (vous mangez aux buffets des autres) et vous n'existez que si les gens croient en vous.

La première étape de votre métamorphose consiste à traiter votre situation de logement non pas comme un échec, mais comme un « asset stratégique ». Oui, vous vivez chez votre mère, dans le 16ème Nord — ce secteur un peu triste où l'on sent déjà l'influence néfaste du 17ème populaire et où les façades haussmanniennes ont l'air d'avoir pris un Xanax de trop. Mais ne dites jamais « J'habite dans ma chambre d'ado ». Dites : « Je pilote mon Family Office depuis un quartier historique, très discret, loin de l'agitation vulgaire de la Silicon Sentier. C'est une structure très agile, avec une gouvernance de type matriarcale. »

Si quelqu'un vous demande pourquoi votre "Chief Operating Officer" (votre mère, donc) vient de crier que le rôti de veau est servi, répondez avec un sourire

énigmatique : « Ah, la gestion des flux. Elle est très attachée aux process traditionnels. »

Pour être un Business Angel crédible avec 4,70 €, il faut maîtriser l'art de la « Verticalité Sémantique ». La règle est simple : ne parlez jamais de ce que vous allez *faire*, parlez de ce que vous allez *infuser*. On ne donne pas d'argent (de toute façon, le distributeur vous a ri au nez ce matin), on « apporte du Smart Capital ». Le Smart Capital, c'est le génie du parasite : c'est l'art d'expliquer à un entrepreneur qui travaille 18 heures par jour comment il devrait réorganiser sa « roadmap » pendant que vous, vous reprenez une troisième verrine de tartare de thon à son propre cocktail de lancement.

L'utilisation du mot « Disruption » est votre bouclier. Si votre carte bancaire est refusée au Starbucks, ne paniquez pas. Regardez la barista avec une pitié condescendante et dites : « C'est fascinant. Votre terminal de paiement utilise encore des protocoles de validation centralisés. Je suis en train de travailler sur une disruption totale des systèmes de transaction par micro-vibrations quantiques. Ma carte bloque le terminal par excès d'innovation. On se revoit quand vous aurez up-gradé votre infrastructure. » Puis, partez d'un pas vif. Vous n'avez pas eu votre latte macchiato, mais vous avez gardé votre dignité de prédateur.

La « Synergie » est votre deuxième arme. La synergie, c'est ce qui arrive quand vous parvenez à convaincre un type qui a réellement de l'argent de payer votre déjeuner sous prétexte que vous allez le « plugger » sur votre réseau. Quel réseau ? Celui de vos conquêtes de vacances sur l'île de Cavallo, ou celui du cousin de votre concierge qui travaille chez LVMH (il est agent de sécurité, mais dans votre bouche, il est « Senior Advisor en flux logistiques de luxe »).

Le déjeuner de networking est votre terrain de chasse principal. Choisissez toujours le restaurant le plus cher, celui où le menu n'affiche pas de prix. Quand l'addition arrive, c'est le moment de la « Levée de fonds psychologique ». Ne cherchez pas

vosre portefeuille. Regardez vosre téléphone avec une expression d'horreur contenue.
— « Jean-Eudes, c'est terrible. Mon fonds aux Caïmans vient d'être gelé par une régulation absurde sur les cryptos de troisième génération. Tout mon cash est locké pour les prochaines 48 heures. »

Puis, avec un soupir de martyr :

— « Écoute, avance les 240 euros. Je te mettrai une option prioritaire sur mon prochain tour de table en Pre-Seed. On est en pleine scalabilité, c'est un cadeau que je te fais. »

Félicitations. Vous venez de transformer une dette de déjeuner en une opportunité d'investissement prestigieuse. C'est ça, le génie du parasite.

Mais attention, le costume doit suivre. Le Business Angel fauché ne porte pas de vêtements neufs. Le neuf, c'est pour les parvenus du logiciel de comptabilité. Portez du vieux, mais du vieux qui a coûté le PIB du Laos en 1994. Ce blazer dont les manches s'effilochent ? C'est de la « patine ». Ces mocassins dont la semelle est si fine que vous sentez chaque chewing-gum sur le trottoir ? C'est du « barefoot luxury ». Votre allure doit crier : « J'ai tellement d'argent que j'ai oublié que les objets s'usaient. »

Le soir, quand vous rentrez dans le 16ème Nord par le bus 52 (en fraudant, car votre Pass Navigo est expiré depuis la chute de Lehman Brothers), ne vous laissez pas abattre par l'odeur de soupe poireaux-pommes de terre qui émane de la cuisine maternelle. Entrez dans le salon comme si vous reveniez d'un Board Meeting chez Uber.

— « Maman, le marché est d'une volatilité épuisante. J'ai dû pivoter trois fois avant 14 heures. Est-ce qu'il reste du jambon ? Ma trésorerie est actuellement optimisée sur des actifs à long terme non liquides. »

Si elle vous demande de participer aux charges, parlez-lui de « Burn Rate ». Expliquez-lui que demander 50 euros pour l'EDF, c'est freiner la croissance

organique de votre écosystème. Proposez-lui de devenir « Partner » de votre vie, avec des dividendes payables à la Saint-Glinglin. Si elle pleure, dites-lui que c'est une réaction émotionnelle typique face à une disruption de business model familial.

Le secret ultime, mes chers amis des buffets gratuits, c'est que personne ne sait qui a de l'argent. Dans ce monde de paraître, le type qui crie le plus fort « Scalabilité ! » est souvent celui qui vérifie si le distributeur de billets accepte encore de lui donner 10 euros. La richesse est une vibration. Si vous vibrez assez fort, si vous utilisez assez de mots anglais dans des phrases françaises, si vous traitez votre pauvreté comme une « phase d'incubation discrète », alors le monde finira par vous ouvrir ses portes.

Et si jamais un jour, par un malentendu tragique, vous finissez par gagner réellement de l'argent, ne changez rien. Continuez de vivre chez votre mère, continuez de porter vos mocassins troués et continuez de piquer des petits fours aux soirées de l'ambassade. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a rien de plus chic pour un milliardaire que de vivre comme un clochard magnifique.

Mais pour l'instant, contentez-vous de vos 4,70 €. Après tout, avec le bon pitch et assez d'aplomb, c'est largement suffisant pour acheter un ticket de métro aller-simple vers votre prochain pigeon. Et n'oubliez pas : vous ne demandez pas la charité, vous offrez une synergie. La nuance est subtile, mais c'est elle qui sépare le mendiant du Business Angel. Allez, remettez vos mocassins, le monde attend d'être disrupté par votre absence totale de fonds propres.

Chapitre 6

La transhumance Mykonos-Saint-Tropez : le marathon de la flûte

Si vous êtes encore à Paris le 15 juillet, c'est que vous avez échoué. Soit vous êtes un stagiaire en audit chez Deloitte, soit vous êtes mort. Pour le parasite de haut vol, le mois de juillet n'est pas une période de vacances, c'est une période de migration balistique. On appelle cela la Transhumance : ce mouvement tectonique qui déplace des tonnes de lin froissé et d'ego surdimensionnés de la mer Égée vers la Côte d'Azur.

Le problème, c'est que le kérosène coûte cher, et que votre compte en banque affiche toujours le même électrocardiogramme plat qu'une huître sous Lexomil. Pas de panique. Voyager en classe éco, c'est pour les gens qui ont une dignité à préserver. Vous, vous avez mieux : vous avez un culot qui défie les lois de la physique et une connaissance pointue de la solitude des ultra-riches. Bienvenue dans le marathon de la flûte.

Le point de départ, c'est Mykonos. À ce stade de l'été, vous devriez déjà être installé depuis deux semaines dans la villa d'un "ami" (un type dont vous avez oublié le nom mais dont vous connaissez par cœur le code du coffre-fort). Le principe de Mykonos est simple : c'est une île où l'on paie 45 euros pour une salade de tomates parce qu'elles ont été "écoutées par un DJ avant d'être coupées". Votre but est d'y épuiser votre capital sympathie juste au moment où le vent tourne. Vers le 25 juillet, l'ambiance à Mykonos devient **too much**. Les influenceuses commencent à se ressembler toutes (le fameux syndrome du "visage par défaut") et le prix du magnum de Rosé atteint le PIB du Monténégro. C'est le signal. Il faut migrer vers Saint-Tropez.

Mais comment traverser la Méditerranée sans déboursier un centime ? C'est ici que la psychologie du "Milliardaire Seul" entre en jeu. Le riche, contrairement à ce que croit la plèbe, s'ennuie à mourir. Il possède un yacht de 60 mètres, mais il n'a personne à qui raconter que son ex-femme lui réclame une pension équivalente au budget défense de la Belgique. Vous êtes là pour ça. Vous n'êtes pas un pique-assiette, vous êtes un "curateur d'ambiance". Un "facilitateur de dopamine".

Repérez votre proie au Scorpions ou au Nammos. Cherchez l'homme de soixante ans en chemise Etro trop ouverte, qui regarde son iPhone avec la tristesse d'un enfant qui a perdu son ballon. C'est votre ticket de sortie. Approchez-vous avec la décontraction d'un héritier en fin de lignée. Ne demandez jamais rien. Proposez une "vibe". Glissez dans la conversation : *"C'est dingue comme Mykonos devient vulgaire, non ? Je pensais filer à Saint-Trop' demain pour retrouver des gens... normaux."*

Le mot "normaux", dans la bouche d'un parasite en mocassins, signifie "gens qui possèdent au moins un hélicoptère". Si vous jouez bien le coup, si votre rire est assez cristallin et votre mépris pour la foule assez convaincant, le piège se referme. Neuf fois sur dix, le sujet répondra : *"Ah, mais mon jet part demain à 11h pour Nice, j'ai trois sièges vides."* Bingo. Vous venez d'économiser 1 200 euros de vol commercial et 4 heures de file d'attente à l'aéroport au milieu de gens qui portent des sacs à dos Quechua.

Une fois dans le jet, la règle d'or : ne touchez à rien, mais agissez comme si tout était trop petit. Regardez le Falcon 7X avec une pointe de déception. *"C'est cosy"*, murmurez-vous. "Cosy" est l'insulte suprême pour un milliardaire, cela signifie "étriqué". Il passera le reste du vol à essayer de vous prouver qu'il est puissant. Il vous offrira du caviar à la louche et du Dom Pérignon millésimé juste pour voir si vous allez enfin être impressionné. Ne le soyez pas. Maintenez une attitude de léger ennui aristocratique. Vous êtes un Business Angel en "phase contemplative". Votre absence de fonds propres est une posture philosophique, pas une tragédie bancaire.

L'arrivée à Saint-Tropez est le moment le plus délicat. C'est le début du "Marathon de la Flûte". À Saint-Tropez, la monnaie locale n'est pas l'Euro, c'est la flûte de champagne. Une flûte pleine est un passeport. Tant que vous en tenez une à la main, personne ne vous demandera votre bracelet VIP ou votre carte de membre. Vous devenez un élément du décor, comme les bougainvilliers ou les types en pantalon blanc qui sentent le patchouli et la fraude fiscale.

Pour survivre au mois d'août sans payer une seule nuit d'hôtel, vous devez maîtriser l'art de l'incruster par capillarité. On ne demande pas à dormir chez quelqu'un, on "constate une synergie résidentielle". Le soir, au VIP Room ou aux Caves du Roy, repérez les tables où les bouteilles s'accumulent comme des quilles de bowling. Rapprochez-vous du groupe le plus bruyant. Il y a toujours un héritier texan ou un magnat de l'immobilier ouzbek qui a besoin d'un public pour ses blagues sexistes. Soyez ce public. Riez plus fort que les autres. Devenez indispensable. Vers 5 heures du matin, quand le groupe se dirige vers les navettes pour rejoindre les yachts au mouillage, glissez-vous dans l'appel d'air.

"Tu viens, Jean-Hubert ?" (Ils vous appelleront tous Jean-Hubert, c'est le nom générique du parasite, acceptez-le).

Répondez : *"Seulement si vous avez du café décent à bord, le mien est en panne sur mon yacht à Antibes."*

C'est le mensonge parfait. Vous n'êtes pas un SDF en mocassins, vous êtes un propriétaire en détresse logistique. Une fois sur le bateau, vous avez gagné. Vous avez un lit de 400 fils, un majordome philippin qui vous apporte des œufs Bénédictine au réveil, et une vue imprenable sur les autres parasites qui essaient de monter à bord.

Cependant, le marathon de la flûte exige une endurance physique hors du commun. Votre foie doit devenir une éponge de compétition. Vous allez devoir boire du champagne tiède à 11h du matin sur un Riva, du rosé à 15h à Pampelonne, et des

cocktails à base de vodka-redbull dont le prix pourrait financer une école primaire en Creuse jusqu'à l'aube. Si vous montrez un signe de fatigue, vous êtes mort. Un parasite qui dort est un parasite qu'on débarque au port de Sainte-Maxime (le purgatoire des pauvres).

Le secret pour tenir ? Le "Micro-Napping Social". Apprenez à dormir les yeux ouverts pendant que votre hôte vous explique pourquoi la blockchain va révolutionner l'industrie de la croquette pour chien. Opinez du chef toutes les trois minutes. Dites des mots clés comme : * "Disruptif"*, * "Scalable"*, * "Totalelement lifestyle"*. Pour lui, vous êtes un visionnaire. Pour vous, il est un distributeur automatique de billets de 500 avec des jambes.

La transhumance prend fin fin août. C'est le moment le plus dangereux. Les yachts rentrent au port, les villas se ferment. La lumière change, le vent fraîchit, et les "vrais" riches commencent à parler de "rentrée fiscale". C'est là que vous devez opérer votre disparition. Ne laissez aucune trace, sauf peut-être une paire de mocassins troués sous un canapé en cuir de baleine, comme une relique de votre passage.

Partez avant qu'on ne vous demande de participer aux frais. Trouvez un pigeon qui rentre à Paris en jet privé, ou mieux, un type qui part faire "une retraite spirituelle" à Gstaad. Le ski, c'est comme la voile, mais avec plus de cachemire.

Et rappelez-vous : dans ce monde de brutes, la dignité est un luxe que seuls les gens qui travaillent peuvent se permettre. Vous, vous avez choisi la liberté. Vous avez traversé la moitié de l'Europe, bu pour 50 000 euros de nectar des dieux, dormi dans les plus beaux draps du monde et vu des couchers de soleil que même la NASA ne pourrait pas photographier. Le tout pour le prix d'un ticket de métro que vous n'avez d'ailleurs même pas payé.

Alors, ajustez votre col, videz cette dernière flûte de Cristal Roederer avec un

soupçon de dédain, et préparez votre prochain pitch. Le monde est une immense salle d'attente VIP, et vous êtes le seul à avoir compris que le code d'entrée est un sourire carnassier et une absence totale de scrupules. Allez, circulez, il y a tout un stock de caviar à écouler avant que le soleil ne se lève sur la baie. *_The show must go on_*, et il n'est certainement pas question que vous payiez l'entracte.

Chapitre 7

L'Instagram du vide : poser devant un jet privé qui ne décollera jamais

Écoutez bien, mes petits cancrelats dorés, car nous abordons ici le sommet de l'Everest de l'imposture. Nous sommes au point de bascule, cet instant précis où la réalité se fissure pour laisser passer la lumière divine du mensonge numérique. Vous avez survécu au week-end à Courchevel, votre foie ressemble à une éponge à gin et votre dignité a été oubliée quelque part entre le jacuzzi et le buffet de homards. Mais tout cela n'a aucune importance. Si le monde ne sait pas que vous étiez au-dessus du lot, c'est comme si vous n'aviez jamais existé. Un parasite qui ne poste pas, c'est un SDF avec de plus belles chaussures : c'est triste et ça ne sert à rien.

La règle d'or du paraître est simple : l'image est une monnaie fiduciaire. Plus vous semblez riche, plus les gens sont prêts à vous prêter l'argent qu'ils n'ont pas pour financer une vie que vous ne méritez pas. Et quel est le Graal de l'imagerie contemporaine ? La photo devant le jet privé. C'est le tampon de validation ultime, le passeport pour l'Olympe des influenceurs déshérités. Mais attention, le jet, c'est comme la mayonnaise : si vous le rattez, vous passez pour un stagiaire en marketing chez Lidl.

Le décor est planté : le tarmac du Bourget, ou une piste privée quelconque en Suisse. Le vent souffle, il fait un froid de gueux, et la sécurité commence à se demander pourquoi ce type en mocassins à picots tourne autour d'un Falcon 7X avec l'air d'un prédateur sexuel en manque de kérosène. Vous avez exactement dix minutes avant que le pilote ne revienne de son café ou que la maréchaussée ne réalise que votre badge VIP est en fait une carte de fidélité Monoprix plastifiée. Dix minutes pour créer six mois de contenu.

C'est ici qu'intervient la technique dite de « l'Oignon de Dubaï ». Vous ne portez pas un vêtement, vous portez une garde-robe entière sur le dos. Dessous, un t-shirt blanc impeccable. Par-dessus, un pull en cachemire jeté sur les épaules. Par-dessus encore, une veste de costume cintrée. Et enfin, un manteau long. Pourquoi ? Parce qu'en changeant de couche toutes les 60 secondes, vous faites croire à vos 400 abonnés pakistanais achetés sur Internet que vous prenez le jet tous les mardis.

« Oh, regardez-moi sur ce cliché, j'ai l'air pensif en veste grise ! Et hop, soixante secondes plus tard, me voilà en pull-over, l'air décontracté, probablement en train de décider si je rachète Twitter ou si je commande un autre Negroni. »

La gestion des accessoires est primordiale. Vous devez avoir un téléphone à l'oreille en permanence. Ne parlez à personne, évidemment, sauf si vous voulez converser avec votre propre messagerie vocale. L'idée est de donner l'impression que vous gérez une fusion-acquisition majeure alors que vous êtes en train de calculer si vous avez assez sur votre Navigo pour le trajet retour. Pointez du doigt l'horizon de façon impérieuse. Pourquoi ? On s'en fout. Un type qui pointe du doigt devant un avion de 40 millions de dollars a forcément raison. Même s'il pointe un hangar à engrais.

Il y a aussi la posture dite du « Propriétaire Blasé ». Ne regardez jamais l'avion. L'avion est un outil, comme une agrafeuse ou un valet de pied. Regardez votre montre (une fausse Rolex dénichée dans une ruelle sombre de Naples fera l'affaire, tant que la photo est un peu floue). L'air doit dire : « Encore un retard de créneau de décollage, quel ennui, la vie de milliardaire est un fardeau que je porte pour vous, pauvres mortels. »

En dix minutes, vous devez produire 400 clichés. En rafale. De profil, de dos (pour montrer la coupe du costume), en train de monter l'escalier (ne montez pas jusqu'en haut, la porte est verrouillée et vous auriez l'air d'un con à tirer sur la poignée devant l'objectif), en train de faire semblant de checker vos emails sur une tablette éteinte.

Chaque seconde compte. C'est un marathon de la vanité, un sprint de l'escroquerie visuelle.

Et puis, le sifflet final. Le vigile s'approche. Le pilote apparaît. C'est le moment de la sortie de scène. Faites un petit signe de la main très familier au pilote, genre « Salut mon pote, on se voit à Mykonos », même s'il vous regarde comme s'il allait appeler l'unité psychiatrique la plus proche. Tournez les talons avec une élégance de héron majestueux et disparaissez derrière le hangar.

C'est là que la magie noire opère. La métamorphose inverse.

À peine caché derrière un transformateur électrique, vous retirez les couches. Le cachemire retourne dans le sac de sport, la veste de costume est pliée avec une dévotion quasi religieuse. Vous sortez votre parka de survie, celle qui sent la pluie et le désespoir social. Vous ajustez votre bonnet. Le milliardaire de Instagram vient de mourir. Vive le passager du RER C.

Le trajet de retour est le purgatoire nécessaire à votre ascension numérique. Vous êtes assis sur un siège en skaï lacéré qui a probablement été le théâtre d'un crime biologique non identifié. À votre gauche, un homme essaie de manger un kebab avec une ferveur qui force le respect. À votre droite, une lycéenne écoute du rap de Jul sans écouteurs. L'odeur ? Un mélange subtil de métal mouillé, de kebab froid et de fin de civilisation.

Mais pendant que le train cahote péniblement vers la banlieue, vous, vous travaillez. Vous êtes l'alchimiste du pixel. Vous ouvrez Lightroom. Vous poussez l'exposition, vous saturez les bleus du ciel pour qu'ils aient l'air d'appartenir à une autre planète, vous lissez votre peau jusqu'à ressembler à un dauphin en plastique. Vous ajoutez un filtre « Grain de film » parce que, voyez-vous, le luxe authentique est toujours un peu nostalgique.

Le texte du post est crucial. Évitez les « Regardez-moi je suis riche ». Soyez cryptique. Soyez insupportable.

« Decisions. LifeOnTheRoad PrivateJet GrindNeverStops Blessed ».

Ou encore mieux : *« Another day, another city. The sky is not the limit, it's my office. »*

C'est le mensonge parfait. En postant cette photo depuis un wagon qui sent la pisse entre Juvisy et Brétigny-sur-Orge, vous créez une faille spatio-temporelle. Dans la tête de vos ennemis (ceux que vous appelez vos « amis »), vous survolez les Alpes en sirotant un Dom Pérignon 2008. En réalité, vous vérifiez si vous avez assez de batterie pour tenir jusqu'à votre studio de 12 mètres carrés où l'humidité dessine des cartes de l'Amérique latine sur le plafond.

C'est ça, l'Instagram du vide. C'est l'art de décorer un abîme. On vous traitera de mythomane ? Laissez les médiocres s'étouffer avec leur honnêteté. L'honnêteté, c'est pour ceux qui n'ont pas assez d'imagination pour s'inventer un destin. Vous, vous avez compris que la vérité est une option payante que vous n'avez pas l'intention de souscrire.

Alors, quand vous descendrez à votre station, les pieds dans la grisaille et le cœur serré par la perspective d'un dîner composé de pâtes au beurre, jetez un dernier coup d'œil à votre écran. Le compteur de "likes" s'emballe. Les commentaires pleuvent : "La chance !", "T'es trop inspirant !", "C'est quoi ton business ?".

Répondez simplement avec un émoji de fusée. C'est le seul décollage que vous ferez ce soir, mais c'est le seul qui compte pour le monde. Bienvenue dans l'élite du paraître, là où le kérosène est virtuel mais où le mépris, lui, est bien réel. Allez, rentrez chez vous, la gloire numérique n'attend pas, et le RER C n'attendra pas non plus votre prochaine séance de shooting. *_Sic transit gloria mundi_*, mais au moins, vous avez le bon filtre.

Chapitre 8

Le 'Plus Un' professionnel : s'incruster comme un virus bien habillé

Entrez. Ne marchez pas, glissez. Imaginez que vous êtes une nappe d'huile sur un parquet de chêne massif : silencieux, inévitable et potentiellement dangereux pour quiconque porte des talons hauts. Vous venez de franchir le seuil d'une soirée où le prix du canapé au mètre carré dépasse le PIB de la Creuse. Votre objectif n'est pas de boire du champagne tiède en discutant du dernier variant du Covid avec un stagiaire en communication. Votre objectif, c'est la proie. Le "Sommet". Le nœud gordien du réseau.

Pour devenir un virus efficace, il faut d'abord identifier la cellule saine la plus juteuse à infecter. Dans une soirée de l'élite, l'influence ne porte pas de badge "Je suis le patron". Elle se manifeste par une distorsion de l'espace-temps. Repérez le centre de gravité de la pièce. C'est l'endroit où le brouhaha se transforme en un murmure respectueux, là où les rires sonnent un peu trop synchro, comme une claque de théâtre de boulevard. C'est là que se tient l'Alpha.

L'Alpha est rarement le plus grand, ni le plus beau. C'est celui que tout le monde regarde sans oser fixer. C'est celui qui, quand il finit sa phrase, provoque un silence de trois secondes, car chacun attend de voir si une suite arrive avant de risquer une réaction. Félicitations, vous avez trouvé votre hôte. Maintenant, retirez votre veste de costume de chez Zara (on voit la doublure en polyester à des kilomètres, c'est vulgaire) et préparez-vous pour l'abordage.

La règle d'or pour s'incruster : ne jamais arriver de face. On n'attaque pas un porte-avions avec un pédalo de front. On arrive par le flanc, avec la nonchalance d'un

chat qui a déjà mangé mais qui tuerait bien un canari pour le sport. Votre première coupe de champagne est votre bouclier thermique. Tenez-la par le pied, pas par le calice, bande de sauvages. Tenir sa coupe par le haut, c'est hurler au monde que vous avez l'habitude de boire de la Villageoise dans des gobelets en plastique.

Approchez-vous du cercle de l'Alpha. Ne parlez pas. Écoutez. L'écoute active est l'arme fatale du parasite. Dans un monde où tout le monde veut hurler son importance, celui qui se tait en hochant la tête avec une moue de connivence intellectuelle passe instantanément pour un génie mystérieux. Attendez la fin de la première coupe. C'est le moment de la "Phase d'Amorçage".

L'Alpha vient de dire une banalité affligeante sur l'intelligence artificielle ou le marché de l'art contemporain ? C'est votre moment. Ne dites pas "Je suis d'accord". C'est pour les faibles. Dites : "C'est une lecture audacieuse du paradigme actuel. Je n'aurais pas osé le formuler avec cette... brutalité élégante."

Boum. Vous venez de faire trois choses. Un : vous avez validé son ego (la drogue la plus dure du marché). Deux : vous avez utilisé le mot "paradigme", ce qui prouve que vous avez fait au moins deux semaines de prépa ou que vous lisez Wikipedia aux toilettes. Trois : vous avez créé une intimité artificielle en suggérant que vous et lui partagez un niveau de compréhension supérieur au reste de la plèbe qui s'empiffre de mini-quiches.

Il va vous regarder. À cet instant précis, vous devez avoir l'air de quelqu'un qui a des choses extrêmement importantes à faire ailleurs, mais qui a été momentanément captivé par la fulgurance de son esprit. C'est ici qu'intervient la deuxième coupe de champagne. Elle doit arriver comme par magie. Si un serveur passe, attrapez-en deux. Tendez-lui la deuxième sans lui demander s'il en veut. C'est un acte de domination bienveillante. Vous ne demandez pas la permission d'exister, vous gérez déjà son hydratation.

"Vous êtes dans la tech ?", va-t-il demander, car c'est la question par défaut pour toute personne qui ne porte pas de cravate mais dont les chaussures brillent trop.

C'est le moment du "Flou Artistique". Ne répondez jamais directement. Si vous dites "Je suis comptable", vous êtes mort. Vous devenez un outil. Si vous dites "Je travaille dans l'optimisation des flux immatériels", vous devenez une énigme. Le but est qu'en moins de dix minutes, il soit persuadé que vous êtes soit un héritier en rupture de ban, soit un consultant stratégique pour une puissance étrangère, soit le type qui a inventé l'eau tiède mais qui reste humble.

Pour sceller l'amitié avant la fin de la deuxième coupe, pratiquez la "Technique du Miroir Déformant". Répétez ses trois derniers mots avec une intonation interrogative et admirative.

L'Alpha : "... et c'est là que j'ai réalisé que le rendement n'était qu'une construction mentale."

Vous : "... une construction mentale. C'est... vertigineux. Vous devriez écrire là-dessus, mais le monde n'est sans doute pas prêt."

À ce stade, il vous aime plus que ses propres enfants (qu'il ne voit d'ailleurs que par FaceTime le dimanche soir). Vous n'êtes plus un inconnu qui s'est glissé dans la soirée en suivant un livreur de sushis. Vous êtes son "nouveau meilleur ami", celui qui "comprend enfin les vrais enjeux".

Attention toutefois à l'erreur du débutant : ne demandez rien. Ni carte de visite, ni selfie, ni piston. Le parasite ne demande pas de nourriture, il se laisse nourrir. Laissez-le vous demander qui vous êtes. Laissez-le insister pour vous présenter à "Jean-Hubert, qui cherche justement quelqu'un avec votre vision".

C'est le paradoxe du virus : plus vous avez l'air de ne pas avoir besoin de l'hôte, plus l'hôte va s'agripper à vous pour essayer de comprendre ce que vous avez qu'il n'a pas encore acheté. Votre détachement est votre capital. Votre mépris poli est votre

monnaie d'échange.

Vers la fin de la soirée, alors que les cernes commencent à trahir les liftings et que le champagne commence à faire ressortir les accents de province de l'assemblée, préparez votre sortie. Un parasite qui reste trop longtemps devient une infection visible. Partez au sommet.

"C'était rafraîchissant de discuter avec un esprit libre, [Prénom de l'Alpha], mais j'ai une conférence téléphonique avec Singapour dans vingt minutes. Le sommeil est un luxe que je ne peux plus m'offrir."

Laissez-le là, seul avec son importance et sa solitude dorée. Vous n'avez pas de call avec Singapour. Vous avez juste une rame de métro à attraper avant qu'elle ne soit envahie par les types qui rentrent de boîte de nuit en chantant du Jul. Mais en marchant sur le quai, ajustez votre col. Vous ne sentez plus la sueur du RER. Vous sentez le "Baccarat Rouge 540" que vous avez discrètement inhalé sur l'épaule de votre nouvel ami en lui tapotant le dos.

Demain, vous recevrez peut-être un message sur LinkedIn. Ou peut-être pas. Mais peu importe. Ce soir, vous avez été quelqu'un. Vous avez infiltré le système, vous avez piraté l'intimité du pouvoir avec deux coupes de liquide pétillant et trois adjectifs pompeux.

Regardez votre reflet dans la vitre sale du wagon. Souriez. Vous êtes une vermine, certes. Mais vous êtes une vermine avec du panache, et ça, dans un monde de clones honnêtes, c'est ce qui se rapproche le plus de la noblesse. Prochaine étape : se faire inviter sur un yacht sans savoir nager. Mais ça, c'est pour le chapitre suivant. Pour l'instant, savourez le triomphe : l'Alpha pense encore à vous, alors que vous, vous avez déjà oublié son nom de famille. C'est ça, la vraie victoire du "Plus Un". Eux ont le pouvoir, mais c'est vous qui tenez les rênes de leur vanité.

Et maintenant, allez vous faire cuire vos pâtes. Le beurre salé, c'est le caviar de ceux qui savent mentir avec style.

Chapitre 9

Le régime 'Open Bar' : se nourrir exclusivement de canapés au saumon

Oubliez la pyramide alimentaire. Oubliez le concept même de "repas assis". Pour vous, l'homo-parasitus en mocassins à gland, la table est une construction sociale archaïque, un vestige d'une époque où les gens avaient encore la dignité de payer leurs factures. Votre système digestif est désormais une zone de libre-échange, une frontière poreuse où la seule monnaie acceptée est le blini tiède et le mépris de soi. Bienvenue dans la diète la plus exclusive du monde : le régime 100 % saumon fumé de cocktail, ou comment transformer votre corps en un sanctuaire pour métaux lourds tout en gardant une silhouette assez fine pour glisser dans un smoking de location.

La première règle du régime "Open Bar" est d'ordre métaphysique : vous ne mangez pas pour vivre, vous mangez pour punir l'organisateur. Chaque toast à l'aneth qui descend dans votre œsophage est une micro-revanche contre le capitalisme tardif. Mais attention, survivre 48 heures uniquement sur la base de protéines débusquées entre deux discours sur la transformation digitale de la logistique portuaire demande une rigueur de moine shaolin et l'estomac d'un rat d'égout ayant fait HEC.

Le cycle commence toujours par la phase de "La Grande Famine". Il est 18h30. Votre dernier vrai repas remonte à ce kebab douteux partagé avec un stagiaire en dépression il y a deux jours. Votre ventre émet des bruits de baleine en fin de vie, un chant de détresse que vous devez camoufler par des rires gras et des « Ah ! Très juste ! » lancés à la volée vers un directeur marketing qui parle de "synergie". C'est ici que l'agilité de ninja entre en jeu.

Le ninja ne se précipite jamais vers le plateau. C'est l'erreur du débutant, du roturier

de l'événementiel qui n'a pas mangé depuis le matin et qui se jette sur la première mini-quiche venue comme un naufragé sur un tonneau de rhum. Le ninja, lui, observe. Il identifie les "Lignes de Flux". Dans n'importe quelle soirée de standing, les serveurs obéissent à une chorégraphie invisible. Ils sortent de la cuisine – la Terre Promise – traversent le "No Man's Land" des invités de seconde zone, et se dirigent invariablement vers le "Carré d'Or" où stagnent les VIP, les décideurs et les gens qui possèdent au moins deux résidences secondaires.

Votre mission : intercepter le flux à la source. Placez-vous à la sortie des cuisines, mais faites-le avec la nonchalance d'un homme qui attend une révélation divine ou un appel de son courtier. Ne regardez jamais le serveur dans les yeux. Le serveur est une proie craintive ; s'il sent votre désespoir, s'il voit la lueur de famine lupine dans vos pupilles, il bifurquera. Il faut pratiquer "l'Indifférence de l'Aigle". Regardez l'horizon, discutez avec une plante verte si nécessaire, et au moment où le plateau passe à hauteur de votre plexus, déclenchez la "Pince de Crabe".

La Pince de Crabe est un mouvement sec du pouce et de l'index qui permet de saisir trois canapés en une seule rotation de poignet, le tout sans cesser de hocher la tête avec un air pensif. Si vous êtes doué, vous pouvez vider 15 % du plateau avant que le serveur n'ait réalisé qu'il vient de croiser une faille spatio-temporelle gastronomique.

Mais pourquoi le saumon, me demanderez-vous ? Pourquoi ne pas se rabattre sur les verrines de mousse de foie gras ou les mini-burgers à 4 euros l'unité ? Parce que le saumon est le carburant premium du parasite. C'est du gras noble. C'est de l'Omega-3 qui lubrifie les rouages de vos mensonges. La mousse de betterave, c'est de l'eau colorée. Le mini-burger, c'est un piège à miettes qui va ruiner votre revers de veste. Le saumon, lui, glisse. Il est discret. Il se loge dans les interstices de vos besoins vitaux en attendant le prochain vernissage.

Au bout de 24 heures de ce régime, votre corps va commencer à protester. C'est la phase "Mercure et Prosecco". Votre haleine sentira la marée basse et votre peau

prendra cette teinte orangée caractéristique des gens qui abusent du self-tanning ou qui mangent trop de poisson norvégien de batterie. C'est le moment critique. Vous allez avoir soif. Une soif que seule l'eau plate pourrait éteindre, mais l'eau plate est le signe de faiblesse ultime dans un cocktail. Vous continuerez donc à boire du champagne tiède, ce qui créera dans votre estomac un cocktail chimique digne d'une zone industrielle de l'ex-URSS.

C'est là que vous développez la "Vision de Chasseur". Dans une foule de 300 personnes, vous êtes désormais capable de repérer une miette d'aneth à quarante mètres. Vous calculez les trajectoires des serveurs en temps réel, comme un ordinateur de la NASA gérant une rentrée atmosphérique. Vous apprenez à identifier les "Obstacles Gastronomiques" : ces invités ventripotents qui squattent près du buffet et qui font barrage. Utilisez-les comme boucliers humains. Glissez-vous derrière eux, tendez le bras sous leur aisselle pour cueillir la dernière rosace de poisson fumé, et disparaîsez dans la fumée des cigarettes électroniques avant qu'ils n'aient pu dire « Pardon ? ».

Il y a cependant un danger majeur : le syndrome du "Toast de trop". Après 36 heures sans repas solide, votre discernement baisse. Vous commencez à envisager de manger les fleurs de décoration ou, pire, à accepter un canapé à base de boudin noir. Résistez. Le boudin noir tache. Le boudin noir trahit. Le parasite en mocassins doit rester immaculé. Si vous tachez votre chemise, votre couverture tombe. Vous redevenez ce que vous êtes vraiment : un homme qui a faim dans un monde de gens repus.

Vers la 40ème heure, l'hallucination s'installe. Le PDG de la boîte de logiciel qui vous fait face commence à ressembler à un énorme saumon fumé portant des lunettes d'écailler. C'est le signal qu'il est temps de clore le cycle. Vous avez tenu. Vous avez économisé le prix de six repas complets. Vous avez infiltré les cercles les plus fermés de la capitale en ne dépensant que l'énergie nécessaire pour mâcher sans faire de bruit.

Regardez-vous dans le miroir des toilettes du Grand Palais. Vos yeux brillent d'une lueur malsaine, votre foie appelle à l'aide dans une langue morte, et vous avez probablement assez de sel dans le sang pour déneiger le périphérique en cas de grand froid. Mais vous l'avez fait. Vous avez survécu au vide de votre existence en le comblant avec le luxe des autres.

Demain, vous aurez peut-être des crampes d'estomac à vous plier en deux sur votre canapé clic-clac. Demain, vous réaliserez que le "prestige" n'est qu'une fine couche de crème fraîche sur un biscuit rassis. Mais pour l'instant, savourez ce dernier petit morceau de peau de poisson qui s'est coincé entre deux de vos molaires. C'est le goût de la liberté. C'est le goût du vol impuni. C'est le goût de la victoire du parasite sur l'assiette.

Maintenant, sortez de là avec élégance. Ne courez pas. Même si l'odeur du stand de hot-dogs à la sortie vous donne envie de pleurer de joie, gardez la tête haute. Un ninja du saumon ne craque jamais. Il attend simplement la prochaine invitation papier glacé pour recommencer sa moisson. Car après tout, la vie n'est qu'un immense buffet à volonté, à condition d'avoir assez d'audace pour ne jamais demander l'addition.

Chapitre 10

Le faux héritage : la promesse d'un oncle aux Bahamas

Le moment le plus dangereux dans la vie d'un parasite de haut vol n'est pas celui où il se glisse sans invitation dans une réception de l'ambassade du Kazakhstan, ni celui où il subtilise une verrine de caviar sous le nez d'un maître d'hôtel myope. Non. Le moment critique, l'instant où le vernis craque et où l'abîme de votre compte en banque menace de vous engloutir, c'est celui où quelqu'un, par inadvertance ou par pure cruauté sociale, prononce ces quatre mots fatidiques : « On fait compte commun ? »

C'est ici que le parasite amateur panique. Il bafouille, il cherche son portefeuille dans une veste qu'il a empruntée à un vestiaire deux heures plus tôt, il prétend avoir oublié son code secret ou, pire, il tente de s'enfuir par les toilettes. Erreur de débutant. Le véritable professionnel, celui qui porte le mocassin avec l'assurance d'un héritier des Médicis alors qu'il n'a même pas de quoi s'acheter un ticket de métro, sait qu'il n'y a qu'une seule parade. Une seule armure capable de dévier les flèches de l'indigence : le Mythe de la Succession Bloquée.

Bienvenue dans l'art sublime du mensonge fiduciaire.

Pour que la supercherie fonctionne, il vous faut un ancêtre. Pas un grand-père qui vendait des parapluies à Clermont-Ferrand, non. Il vous faut un Oncle Barnabé. Ou un Oncle Alistair. Un homme dont la vie fut un mélange trouble de commerce de perles fines, de placements offshore et de mariages multiples avec des anciennes Miss Caracas. Et cet oncle, par la grâce de la providence et d'un cancer foudroyant de la prostate, doit être mort aux Bahamas. Pourquoi les Bahamas ? Parce que c'est loin, c'est flou, et que personne ne comprend rien au droit successoral des paradis fiscaux, pas même les notaires locaux qui passent leur temps à boire des daiquiris sur des

yachts saisis.

L'Oncle des Bahamas est votre bouclier fiscal personnel. Il est la raison pour laquelle vous vivez comme un prince tout en ayant le budget alimentaire d'un rat de laboratoire. Mais attention, posséder un oncle mort ne suffit pas. Il faut savoir mettre en scène la « complexité administrative » de son héritage.

Imaginez la scène. Vous êtes au restaurant. L'addition arrive, posée sur un petit plateau en cuir qui semble peser le poids d'un jugement dernier. Vos amis, ces gens charmants qui ont de vrais métiers et des assurances-vie, vous regardent. C'est là que vous devez lâcher un soupir. Pas un soupir de pauvre qui compte ses pièces de deux euros, mais un soupir d'aristocrate harassé par la bureaucratie internationale.

« C'est reparti », murmurez-vous en massant vos tempes avec l'élégance d'un pianiste fatigué. « Le procureur de Nassau a encore fait geler les fonds de la fiducie à cause d'un obscur litige sur la quote-part des héritiers de la branche vénézuélienne. C'est d'un ennui... »

Le mot clé ici est « Fiducie ». Personne ne sait exactement ce que c'est, mais ça sonne incroyablement riche. Si vous dites « mon compte est à sec », vous êtes un raté. Si vous dites « ma fiducie est sous séquestre conservatoire suite à une décision de la Cour Suprême des Caraïbes », vous êtes une victime du destin. La nuance est mince, mais elle sépare le mendiant du gentleman.

Pour parfaire le personnage, vous devez traiter votre (absence de) fortune comme une maladie chronique. On ne se vante pas d'avoir un héritage bloqué, on s'en plaint. On s'en désole. On en parle comme d'un fardeau. « Vous n' imaginez pas le coût des honoraires de mon cabinet d'avocats à Genève juste pour débloquer les dividendes de la plantation de vanille », lancerez-vous entre deux bouchées de homard (que quelqu'un d'autre paiera).

L'avantage de l'Oncle des Bahamas, c'est qu'il justifie tout. Vos mocassins sont usés ? « Les douanes ont bloqué mon nouveau set de bagages sur mesure à cause d'une sombre histoire de blanchiment impliquant l'ex-femme de Barnabé. » Vous vivez dans un studio de 12 mètres carrés qui sent la soupe en brique ? « C'est un pied-à-terre temporaire, le temps que le contentieux sur le château familial soit tranché par le tribunal de La Haye. On me refuse l'accès à mes propres murs, vous vous rendez compte ? »

L'exagération est votre meilleure alliée. N'ayez pas peur de l'absurde. Évoquez des problèmes de « double imposition sur les actifs immatériels » ou des « conflits de juridiction entre le droit maritime et le code civil napoléonien ». Plus c'est incompréhensible, plus vous paraissez crédible. Pourquoi ? Parce que la richesse, la vraie, celle des ultra-riches, est par nature opaque et absurde. En simulant des problèmes de riches, vous prouvez que vous appartenez à leur monde. Le pauvre a des découvertes ; le riche a des « actifs illiquides ». Le pauvre est interdit bancaire ; le riche est « momentanément en rupture de cash-flow pour cause d'audit externe ».

Un soir, j'ai vu un maître en la matière — appelons-le Hubert — tenir en haleine toute une table de capitaines d'industrie pendant trois heures. Hubert n'avait pas de quoi payer son café, mais il a réussi à leur faire croire qu'il était le légataire universel d'une mine de lithium au Katanga dont l'exploitation était gelée par une injonction de l'ONU. À la fin du repas, non seulement ses hôtes ont payé l'addition, mais l'un d'eux a insisté pour lui prêter sa voiture avec chauffeur pour le ramener chez lui. Hubert a accepté avec une moue dédaigneuse, précisant qu'il « détestait les Bentley de cette couleur, mais que faute de grives, on mange des merles ».

C'est cela, le génie du parasite : transformer sa déchéance financière en une forme de supériorité morale et technique.

Toutefois, la technique de l'Oncle des Bahamas demande un entretien rigoureux. Vous devez avoir des preuves visuelles. Pas de vrais relevés de compte, évidemment

— la réalité est votre ennemie. Il vous faut des accessoires. Un faux courrier d'un cabinet d'avocats « Smith & Smith, Nassau », imprimé sur un papier à en-tête un peu trop épais, que vous laisserez négligemment dépasser de votre poche de veste. Des captures d'écran de graphiques boursiers complexes sur votre téléphone que vous regarderez en fronçant les sourcils avant de lâcher un « Putain de Yen, il va finir par couler ma fondation ».

L'ultime étape de cette stratégie est la phase dite de « l'espoir cruel ». Pour que vos amis et connaissances continuent de payer vos dîners et vos tournées de champagne, ils doivent croire qu'un jour, le robinet d'or va se rouvrir. Vous devez leur promettre des lendemains qui chantent (et qui remboursent).

« Dès que le juge de Nassau lève l'hypothèque, je vous emmène tous en croisière sur le yacht de Barnabé. Promis. C'est le moins que je puisse faire après votre soutien dans cette épreuve. »

Et voilà. Vous venez de transformer vos créanciers potentiels en investisseurs émotionnels. Ils ne vous paient plus à manger parce qu'ils vous aiment, mais parce qu'ils ont acheté un ticket de loterie nommé Barnabé. Ils veulent être là quand le trésor sortira de terre. Ils veulent être les amis du type qui va toucher quarante-deux millions de dollars dès que le dernier recours de la cousine déshéritée de Caracas sera rejeté.

Vous pouvez tenir ainsi des années. Des décennies, si vous avez du talent. Car le monde est rempli de gens qui préfèrent croire à une fable dorée plutôt qu'à la triste réalité d'un homme qui porte des mocassins sans chaussettes parce qu'il n'a plus les moyens de faire une lessive.

Souvenez-vous : l'argent n'est qu'une fiction. Alors, si vous n'en avez pas, assurez-vous au moins que votre fiction est de meilleure qualité que celle de la banque. Si on vous demande pourquoi vous ne sortez jamais votre carte bleue, ne

baissez jamais les yeux. Redressez la tête, ajustez votre veste, et dites avec un mépris souverain : « Mon cher, si vous aviez la moindre idée de ce que les Bahamas demandent comme justificatifs pour un virement sortant, vous m'offririez ce digestif sans poser de questions. »

Et restez calme. L'Oncle Barnabé veille sur vous. Il est mort pour vos péchés financiers. Et tant qu'il restera un paradis fiscal sur cette terre et un pigeon pour croire à vos histoires de succession, vous ne mourrez jamais de faim. La vie est un buffet, et la bureaucratie est votre meilleur alibi pour ne pas participer aux frais de service.

Maintenant, passez-moi ce reste de foie gras, je dois appeler mon avocat à Nassau. Le décalage horaire, vous comprenez... C'est un enfer.

Chapitre 11

L'art du 'Ghosting' financier : quand les créanciers deviennent des fans

Regardez votre téléphone. Ce numéro qui commence par un 01, un 02, ou pire, un numéro masqué qui s'affiche avec l'insistance d'un ex toxique à trois heures du matin. C'est votre conseiller bancaire, Jean-Hubert. Jean-Hubert vous appelle parce qu'il s'inquiète pour « l'équilibre de votre compte ». Quel manque de tact. Quelle absence totale de poésie. Jean-Hubert ne comprend pas que vous n'êtes pas en découvert, vous êtes en phase d'incubation métaphysique.

Le problème de la société actuelle, c'est qu'elle confond la solvabilité avec le talent. On traite les dettes comme des fardeaux alors qu'il s'agit, en réalité, d'un fan-club qui refuse de dire son nom. Si vous devez dix euros à quelqu'un, vous avez un problème. Si vous lui en devez dix millions, c'est *lui* qui a un problème, et ce problème s'appelle « l'attachement émotionnel ». Félicitations : votre banquier est devenu votre groupie la plus fidèle. Il pense à vous au petit-déjeuner, il vérifie vos mouvements de carte bleue comme on rafraîchit le feed Instagram d'une célébrité, et il s'angoisse dès que vous ne lui donnez pas de nouvelles. Vous n'êtes plus un client, vous êtes une muse.

Mais pour maintenir cette aura, il faut maîtriser l'art du ghosting financier.

Le ghosting, dans le monde des relations amoureuses, est perçu comme une lâcheté. Dans le monde du parasitisme de haut vol, c'est une stratégie de préservation de l'énergie vitale. Un entrepreneur — un vrai, un de ceux qui portent des mocassins sans chaussettes même par -5°C — ne peut pas laisser son génie être bridé par des concepts aussi terre-à-terre que le « débit » ou l'« agio ».

Imaginez la scène. Jean-Hubert finit par vous attraper entre deux portes, ou pire, il parvient à vous imposer un rendez-vous dans son bureau qui sent le moisi et le café lyophilisé. Il vous montre des courbes qui descendent, des chiffres écrits en rouge (une couleur tellement agressive, tellement peu *feng shui*). Il vous demande, la voix tremblante d'une autorité qu'il n'a pas : « Monsieur, où en est le remboursement du prêt relais pour votre start-up de recyclage de bulles de champagne ? »

C'est là que vous devez intervenir avec la dignité d'un monarque en exil. Ne parlez pas de chiffres. Les chiffres sont le langage des gens qui n'ont pas d'imagination. Regardez-le droit dans les yeux, soupirez longuement, et dites-lui : « Jean-Hubert, je vais être honnête avec vous : là, vous n'êtes pas dans le bon mood. Votre insistance tue ma vibe. Et quand ma vibe meurt, c'est l'innovation française qui s'éteint. »

Le banquier va bégayer. Il va vous parler de « garanties ».

Répondez : « Les garanties sont les chaînes que les médiocres imposent aux visionnaires. Vous réalisez que chaque fois que vous m'envoyez un mail de relance, vous brisez un cycle de pensée créative ? Hier, j'étais sur le point de résoudre la monétisation du silence dans les open-spaces, et paf, une notification pour un chèque sans provision. Résultat : l'idée s'est envolée. Vous n'êtes pas un conseiller financier, Jean-Hubert, vous êtes un prédateur d'enthousiasme. Vous faites du harcèlement vibratoire. »

Il faut bien comprendre que le banquier moderne souffre d'un complexe d'infériorité chronique. Il passe sa journée à prêter l'argent des autres à des gens qui ne le rendront jamais. Au fond, il veut faire partie de l'aventure. Le ghosting n'est pas une fuite, c'est une mise en désir. En ne répondant pas à ses appels pendant trois semaines, vous créez un manque. Vous devenez le mystère de son agence. Il se demande si vous êtes à Dubaï, à Nassau, ou en train de méditer avec des chamans au Pérou pour « réaligner vos flux de trésorerie ».

Quand vous réapparaissiez enfin, faites-le avec éclat. Pas de plates excuses. Envoyez-lui un SMS à 22h42 : « J'ai vu la lumière. On en reparle quand le marché sera prêt pour mon audace. Paix et abondance. » Puis, éteignez votre téléphone. C'est ce qu'on appelle le « Marketing de l'Absence ».

Si vous êtes convoqué pour une commission de surendettement, ne changez pas de stratégie. Voyez cela comme un TedX privé. Arrivez avec un carnet de croquis vides. Quand le médiateur vous demandera vos justificatifs de revenus, expliquez-lui que vous travaillez actuellement sur une « économie post-monnaire basée sur le charisme et le troc de prestige ».

Dites-leur : « Je ne suis pas insolvable, je suis en phase de test de résistance émotionnelle pour mes partenaires institutionnels. Si la banque m'aime vraiment, elle saura attendre que mon génie soit monétisé par un fonds d'investissement singapourien. Pour l'instant, votre harcèlement est une forme de micro-agression qui bloque mon chakra du plexus solaire. Et sans plexus solaire, pas de virement Swift. C'est la base de la neuro-économie, enfin ! »

Le parasite en mocassins sait que la bureaucratie est une bête lente. Le temps que le dossier passe du service « Contentieux » au service « Recouvrement judiciaire », vous avez largement le temps d'organiser trois levées de fonds fictives et de changer de résidence fiscale pour un pays dont le nom se termine en « -stan » ou en « -caïman ».

L'astuce ultime consiste à transformer votre créancier en complice. Le jour où il vous menace de clôturer votre compte, jouez la carte de la déception amoureuse.

« Je pensais que nous formions une équipe, Jean-Hubert. Je pensais que vous étiez le mécène de la disruption. Mais je vois que vous préférez la sécurité d'un livret A à l'ivresse d'une licorne en devenir. C'est triste. Vous auriez pu être le nouveau Médicis. Vous ne serez que le petit comptable qui a coupé les vivres à l'homme qui allait révolutionner le port du mocassin connecté. Gardez votre argent, rendez-moi ma liberté créative. »

Généralement, à ce stade, le banquier est tellement confus, tellement déstabilisé par votre aplomb et l'utilisation de mots comme « disruptif » et « synergie scalaire », qu'il vous accordera un délai supplémentaire, juste pour ne pas passer pour un plouc qui ne comprend rien à la modernité.

Rappelez-vous : le monde appartient à ceux qui ne décrochent pas. Le silence est le luxe suprême. Si vous ne répondez pas, la dette n'existe pas vraiment ; elle flotte dans un éther administratif, une sorte de purgatoire comptable où les chiffres attendent désespérément un signe de vie de votre part pour se transformer en réalité. Ne leur faites pas ce plaisir. Restez une légende urbaine.

Et si jamais un huissier frappe à votre porte, ne paniquez pas. Entrouvrez, jetez un coup d'œil à sa cravate bon marché, et dites-lui avec une compassion sincère : « Oh, mon ami... Vous tombez mal. Je suis en pleine retraite de silence pour mon prochain bouquin sur l'immatérialité de la possession. Votre présence est un anachronisme esthétique. Allez voir mon avocat à Nassau, il adore collectionner les exploits de signification. Il les utilise comme sous-verres pour ses mojitos. »

Refermez la porte. Remettez votre peignoir en soie. La créativité demande du calme, et vous avez un yacht imaginaire à entretenir dans votre esprit. La banque attendra. Après tout, qu'est-ce que quelques millénaires de dettes face à l'éternité de votre style ?

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mon conseiller vient de m'envoyer un cœur par erreur sur WhatsApp. Il craque. C'est le moment de lui demander un prêt pour ma nouvelle fondation de protection des licornes dépressives. Le mood est parfait.

Chapitre 12

Le retour en Uber Pool : la fin brutale du carrosse

La fête est finie. C'est un fait biologique, une sédimentation de la honte qui commence à durcir sur vos pommettes à l'instant précis où le DJ, ce terroriste auditif payé en vodka tiède, décide que le monde a besoin d'entendre un remix deep-house de « L'envie d'aimer ». C'est le signal. Vous ajustez votre veste en lin — qui arbore désormais plus de plis qu'un Shar-Pei centenaire — et vous vous dirigez vers la sortie avec la dignité d'un amiral de flotte dont le navire vient d'être coulé par un pédalo.

C'est là que le drame commence. La réalité, cette garce sans éducation, vous attend sur le trottoir avec un rictus sadique. Vous ouvrez l'application Uber. Vos doigts tremblent légèrement, non pas à cause de l'abus de champagne (qui était en réalité un crémant frelaté servi dans des flûtes en cristal de récup), mais parce que vous connaissez l'état de votre solde bancaire. L'écran affiche : « Uber Berlin : 48 € ». Vous jetez un coup d'œil à votre portefeuille. Il contient trois tickets de vestiaire, une carte de visite d'un galeriste qui a fait faillite en 2012 et un bouton de manchette orphelin.

Alors, vous commettez l'irréparable. Le geste qui, dans certains cercles du 16^e arrondissement, équivaut à un suicide social par décapitation publique : vous sélectionnez « Uber Pool ».

Le concept même du Pool est une insulte à la civilisation. C'est le convoiturage de la misère dorée, la version numérique de la charrette de la Révolution. Vous acceptez de partager votre espace vital avec des inconnus pour économiser le prix d'un espresso. Le message envoyé à l'univers est clair : « Je porte des mocassins Tod's, mais je suis à deux doigts de manger mes propres lacets pour survivre. »

La voiture arrive. C'est une Toyota Prius grise qui sent le désodorisant « Forêt Noire » et le désespoir refoulé. À l'intérieur, le premier passager vous attend déjà. Appelons-le Kevin. Kevin a 22 ans, il rentre d'une soirée « techno-industrielle » dans un entrepôt de Pantin et il dégage une odeur persistante de tabac froid et de sueur de synthèse. Vos deux mondes s'entrechoquent dans 1,5 mètre carré de plastique recyclé. Votre lin froissé frôle son sweat à capuche en polyester. C'est le choc des civilisations, mais dans une ambiance de salle d'attente de dentiste sous Xanax.

Le chauffeur, un homme dont la patience a été érodée par des millénaires de clients ivres, vous regarde dans le rétroviseur avec un mépris si pur qu'il pourrait être distillé.

« Vous allez où, le prince ? » demande-t-il.

Vous essayez de reprendre contenance. « À mon hôtel particulier... enfin, dans mon pied-à-terre du quartier historique. »

En réalité, vous allez dans votre chambre de bonne de 11 mètres carrés sous les toits, celle où le plafond est si bas que vous devez vous brosser les dents à genoux, comme si vous demandiez pardon à Dieu pour votre existence de façade.

Pendant le trajet, le silence est interrompu par les notifications Snapchat de Kevin. Vous regardez par la vitre le Paris de 5 heures du matin. C'est l'heure où la ville ressemble à une scène de crime nettoyée à la hâte. Les balayeuses municipales aspirent les derniers vestiges de votre superbe. Vous vous voyez dans le reflet de la vitre : vos cheveux, que vous pensiez « savamment décoiffés » à minuit, ressemblent désormais à un nid de corbeaux ayant survécu à une tornade. Vos cernes ont la couleur des aubergines trop mûres. Vous n'êtes plus un parasite de haut vol, vous êtes une statistique du chômage déguisée en héritier.

Le drame s'intensifie quand l'application annonce un détour pour récupérer une troisième passagère. Une infirmière qui commence son service. Elle vous regarde, vous et votre costume qui coûte trois mois de son loyer (en théorie, puisque vous ne

l'avez jamais payé), avec une pitié sincère. Elle porte un sac de sport et dégage une aura de réelle utilité sociale. À côté d'elle, vous vous sentez aussi pertinent qu'une fourchette à escargots dans un fast-food.

Enfin, la Prius s'arrête à deux rues de chez vous. Vous refusez qu'on vous dépose devant votre porte, de peur que le chauffeur ne voie la plaque d'entrée défraîchie. Vous descendez avec une morgue feinte. « Merci mon brave, gardez la monnaie », lancez-vous par habitude, avant de réaliser que vous avez payé par application et qu'il n'y a pas de monnaie. Kevin vous adresse un clin d'œil complice. Vous avez envie de mourir.

Vous marchez sur le pavé, vos mocassins claquant lugubrement dans le vide de l'aube. Arrivé devant votre immeuble, vous évitez l'entrée principale. La concierge, Madame Michu, est une sorte de KGBiste en tablier de cuisine capable de détecter l'odeur de la pauvreté à travers une porte blindée. Elle sait que votre loyer est une fiction littéraire. Vous vous glissez donc vers l'escalier de service.

C'est là, dans cette cage d'escalier qui sent le produit décapant et le renfermé, que le destin décide de vous achever.

À l'étage du milieu, alors que vous gravissez les marches en essayant de ne pas faire craquer vos genoux de dandy fatigué, vous tombez nez à nez avec Lui.

Le Livreur Deliveroo.

Il a le casque sur la tête, le sac isotherme immense sur le dos, et il descend les marches quatre à quatre. C'est un colosse de vingt ans, tout en muscles et en efficacité. Vous, vous êtes là, immobile, coincé entre deux poubelles en plastique, avec votre pochette en soie qui pendouille lamentablement.

C'est le face-à-face final. L'homme qui nourrit le monde contre l'homme qui le pompe.

Le livreur s'arrête. Il vous dévisage. Il regarde vos chaussures, votre veste déstructurée, vos mains manucurées qui n'ont jamais soulevé rien de plus lourd qu'un cocktail à la framboise. Le silence dure une éternité. Dans ses yeux, vous lisez une vérité universelle : à 5 heures du matin, sous la lumière blafarde d'un néon qui grésille, il n'y a plus de hiérarchie. Il n'y a que deux types dans un escalier de service. L'un gagne sa vie, l'autre la simule.

« Ça va, chef ? T'as l'air en papier mâché », lance-t-il avec une bienveillance qui vous blesse plus qu'une insulte.

Vous tentez un dernier baroud d'honneur. Vous redressez les épaules, vous cherchez votre ton le plus aristocratique, celui qui fait trembler les serveurs chez Maxim's. « Je... je faisais une étude sociologique sur l'éveil de la cité. La lumière est très... Caravagesque à cette heure, ne trouvez-vous pas ? »

Il lâche un rire court, un son qui ressemble au bruit d'une canette qu'on écrase. « Ouais, c'est ça. T'as surtout l'air d'un type qui vient de rater son Uber Berline. Allez, dors bien, James Bond. »

Il s'en va. Il disparaît dans la rue, vers sa liberté motorisée et son labeur honnête. Vous restez là, seul, avec l'odeur du curry froid qui s'échappe de son sac et qui vient s'incruster dans les fibres de votre veste.

Vous finissez l'ascension. Vous ouvrez la porte de votre clapier. La serrure coince, comme toujours, vous rappelant que même les objets inanimés n'ont plus de respect pour vous. Une fois à l'intérieur, vous ne vous déshabillez pas. Vous vous laissez tomber sur votre canapé d'occasion dont le velours est élimé.

Vous contemplez vos pieds. Un de vos mocassins a une tache d'origine indéterminée. Est-ce du caviar ? De la boue ? Ou peut-être juste une larme de votre dignité qui a décidé de se suicider en quittant votre corps ?

Vous fermez les yeux. Le soleil commence à percer à travers les rideaux bon marché. La journée va être longue. Il faudra appeler la banque, inventer une histoire de piratage informatique à Nassau, ou prétendre que vous avez été victime d'un enlèvement par des agents du fisc zélés.

Mais pour l'instant, vous restez immobile. Le carrosse est redevenu citrouille, et la citrouille est en train de pourrir dans une cage d'escalier de service. Vous soupirez. C'est le prix à payer pour être une légende urbaine. Le problème avec les légendes, c'est qu'elles finissent souvent avec des crampes d'estomac et une fin de mois qui commence le 3 du mois précédent.

Demain, vous serez de nouveau brillant. Demain, vous trouverez un nouveau pigeon pour vous offrir un brunch à 60 euros. Mais ce matin, dans la lumière crue de la réalité, vous n'êtes qu'un parasite en mocassins qui a partagé un trajet avec Kevin et qui s'est fait humilier par un sac isotherme.

Bienvenue dans le monde réel. C'est mal éclairé, ça sent le détergent, et il n'y a pas d'open bar.

FIN

Merci d'avoir lu "Le guide du parasite en mocassins"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)